

plus d'inconvéniens qu'ils ne procurèrent d'avantages. Le conseil de Madras, qui s'était prêté à la conquête du Tanjaour, et qui très-vraisemblablement l'avait provoquée pour l'intérêt particulier de la plupart de ses membres, fut inconsolable de voir son avarice trompée, ses plans hautement censurés, son ouvrage détruit. Son ressentiment tomba sur Pigot, quoiqu'il n'eût fait qu'exécuter les ordres qu'il avait reçus à son départ d'Europe. On le destitua de sa place de gouverneur. Un cachot devint sa demeure. Personne n'eut la liberté de l'approcher. L'officier chargé de le garder lui signifia que le moindre mouvement pour rompre ses fers lui coûterait la tête. Ses amis furent dépouillés ou dispersés, et le chef des conspirateurs occupa son poste. La déposition du souverain qui avait été rétabli dans une partie de ses droits fut le seul crime que les factieux ne se permirent pas. Ils craignirent sans doute d'augmenter le mécontentement de la colonie, dont les dispositions n'étaient pas douteuses, de voir attaquer la région confiée à leur vigilance par les puissances voisines indignées des forfaits antérieurs, d'attirer sur eux le ressentiment de leurs commettans, qui, sur ce point important, avaient si énergiquement manifesté leurs volontés.

La nouvelle d'un événement unique dans les annales de la compagnie ne fut pas plus tôt arrivée en Angleterre, que les propriétaires décidèrent

que Pigot serait rétabli dans le plein exercice des pouvoirs dont il avait été revêtu, et que ceux qui l'en avaient si violemment dépouillé seraient déchus de leurs fonctions. L'intrigue fit résoudre une nouvelle assemblée qui ordonna que tous ceux qui étaient intéressés dans cette étrange affaire viendraient en Europe défendre personnellement leur cause; et ce jugement inique, qui ne distinguait pas l'opprimé des oppresseurs, fut confirmé par le parlement, qui, dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, eut trop de déférence pour le ministère. Heureusement pour l'infortuné prisonnier, ce honteux traitement n'aggrava pas ses maux. Avant que la connaissance en fût parvenue aux Indes, il avait terminé sa déplorable carrière le 18 mai 1777, après neuf mois d'une trop scandaleuse captivité.

A cette époque, les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale levaient l'étendard de l'indépendance. Elle fut bien ou mal à propos assez rapidement reconnue par Louis XVI. Cette démarche hardie fut connue aux Indes dans le mois de juillet 1778. Hastings jugea en habile homme que les hostilités entre les cours de Londres et de Versailles devaient alors être commencées. Dans cette persuasion, il s'empara, sans perdre un moment, des établissemens français qu'on avait laissés sans forces, et fit attaquer le mois suivant Pondichéry, qui ne se rendit qu'après la défense la mieux entendue et la plus opiniâtre. C'était

XLIII.
Confédération
contre
les Anglais.

quelque chose, mais c'était moins qu'il ne fallait pour conjurer l'orage qui se formait contre les Anglais dans le pays même.

Depuis que la régence de Madras avait été en quelque manière forcée en 1769 de signer un traité défensif avec Haïder-Aly, elle n'avait cessé de regarder cet acte comme le comble de l'humiliation. Dans cet esprit, elle s'était toujours refusée aux obligations stipulées par l'alliance. Bien plus, tous ses moyens avaient été employés à contrarier, tantôt à découvert et tantôt clandestinement les projets de ce puissant prince. Une animosité si soutenue lui en avait inspiré une semblable, ou plus forte encore, dont deux évènements redoublèrent la violence.

Les Français possédaient sur la côte de Malabar l'établissement de Mahé, dans le territoire d'un raja tributaire du Maïssour. Averti que les Anglais allaient se porter sur ce comptoir, Haïder signifia qu'il regarderait cette attaque comme faite contre lui-même. Cette déclaration n'arrêta rien, et l'entreprise fut exécutée malgré ses plaintes et malgré ses menaces.

En 1765, Chah-Allum avait fait don aux Anglais des cinq provinces connues sous le nom des Circars du nord, disposition qui, en 1766 et 1768, fut confirmée par Nizam-Aly, soubab du Décan, dont elles étaient une dépendance. Cependant les nouveaux propriétaires ne devaient entrer en jouissance de celle de ces provinces qui porte le nom de

Gouton ou de Montafanagar, qu'à la mort de Bazaletzingue, frère du soubab. L'acquisition de ce beau district, qui interceptait la communication entre le Carnate et le vaste territoire qu'on venait d'obtenir, pouvait être renvoyée à un temps très-éloigné. Le conseil de Madras se donna tous les mouvemens possibles pour l'abrèger. Fatigué de tant d'instances, et craignant vraisemblablement quelques violences, le jeune prince prit à son service un petit corps de déserteurs français. Il pouvait aller plus loin, et livrer à cette nation son port de Montapilly. Dans ces circonstances des émissaires adroits lui firent craindre de voir son pays d'Adoui usurpé par Haïder, qui avait poussé jusque-là ses conquêtes, et lui persuadèrent que la compagnie britannique seule était en état de le défendre. Ces considérations le déterminèrent à renvoyer les Européens qu'il souvoyait, à livrer son circar aux Anglais pour un revenu égal à celui que jusqu'alors il avait touché, et à mettre le reste de ses états sous la protection de leurs armes jusqu'alors communément victorieuses. Le traité fut signé au mois de janvier 1779.

Nizam-Aly fut offensé, comme il devait l'être, d'un accord qui n'aurait pu se faire que de son aveu. Son ressentiment lui inspira le projet d'une confédération de toutes les puissances de l'Inde contre les Anglais. Dans ce plan, qui fut aisément adopté, il devait porter ses armes sur les

circars du nord; Haïder sur le Carnate, Pounah sur le Malabar, le raja de Bérar sur la partie méridionale, et les feudataires marattes sur les frontières orientales du Bengale, la cour de Delhy sur la soubabie d'Oude. Que pouvaient, pour conjurer ce terrible orage, les conseils de Bombay, de Madras, de Calcutta, formés à cette époque par des hommes divisés et cupides, sans lumières et sans prévoyance? La grandeur britannique allait s'évanouir aussi rapidement qu'elle s'était élevée, si le génie de Hastings n'avait veillé à sa destinée. Les ressorts que ce grand politique fit mouvoir pour déconcerter, pour séduire, pour brouiller, pour corrompre, ou pour effrayer des alliés qu'un intérêt commun, que de vifs ressentimens avaient unis, sont la plupart restés jusqu'ici dans l'obscurité; mais le résultat en est connu. On sait que, malgré les basses intrigues de quelques-uns de ses collègues, qui avaient l'insolence d'être jaloux de lui; que, malgré les imprudences d'un grand nombre d'autres serviteurs de la compagnie, il parvint à retenir dans l'inaction plusieurs des ennemis de son pays, et à en réduire plusieurs à demander promptement la paix. Haïder-Aly fut le seul qu'aucun motif ne put empêcher de suivre ses premières résolutions.

Les immenses préparatifs qu'on voyait faire à ce guerrier, le plus actif et le plus habile que l'Indostan eût vu naître dans son sein depuis plusieurs siècles, auraient dû fixer toute l'attention

de ceux contre lesquels ils étaient évidemment dirigés. Il n'en fut pas ainsi. A cette époque les membres du conseil de Madras étaient mal avec Mahomed-Aly; ils étaient brouillés entre eux. Le danger commun ne rapprocha pas les esprits, les aigrit même davantage. On se querella au lieu d'agir. Les forteresses du Nabab restèrent sans réparation, sans garnison, sans aucun moyen de défense; et ses bataillons, sans solde, sans discipline, sans esprit militaire. Les troupes britanniques, dispersées sur un trop vaste espace, ne furent pas rapprochées. Les deux alliés manquaient également d'argent, de subsistances, de munitions, d'attelages pour traîner l'artillerie, de tous les nerfs de la guerre; et nul soin ne fut pris d'aucun côté pour se procurer ces secours d'une nécessité indispensable.

Tel était l'état du Carnate, lorsqu'en juillet 1780, Haïder y fondit à la tête de près de cent mille hommes, la plupart très-accoutumés au maniement des armes. Comme nulle digue ne s'opposait à la violence de ce torrent, ses ravages furent tels, qu'on n'en trouverait peut-être pas d'aussi affreux dans les annales du monde. Dans une étendue de plus de cent lieues, depuis les Gattes jusqu'au Crichna, les champs furent ravagés, les troupeaux enlevés, les villages détruits, les temples renversés, les puits comblés, les étangs desséchés. Il périt un million d'Indiens de tout rang, de tout âge, de tout sexe; et ceux qui

avaient échappé à la faim, au feu, au glaive, aux tortures, furent traînés en captivité dans une région étrangère. L'ouragan avait porté une désolation entière dans l'intérieur des terres, y avait entassé ruines sur ruines, et s'approchait des côtes, qu'aucune mesure n'était encore arrêtée pour lui résister.

Ce ne fut qu'à la fin d'août que l'armée anglaise se mit en mouvement. Monro, qui la commandait, devait être renforcé par un détachement que Baillie lui amenait des circons. Ces deux corps n'étaient plus qu'à quelques milles l'un de l'autre lorsque Haïder assaillit le moins considérable. Repoussé deux jours de suite, après d'énormes pertes, il voulut, malgré les supplications de ses meilleurs généraux, tenter encore une fois la fortune. La jonction, que son intérêt était d'empêcher, ne pouvait se faire que par un vallon très-resserré. Il y plaça en embuscade une partie de son infanterie, et, avec le reste de ses forces, occupa le poste qui lui parut le plus favorable pour soutenir une attaque qui ne pouvait manquer d'être vigoureuse. Le 10 septembre, au point du jour, les troupes britanniques, marchant en colonnes dans le défilé, eurent leurs flancs foudroyés par des canons chargés à mitraille, et se virent entourées par vingt-cinq mille chevaux, par trente régimens de cipayes bien disciplinés, par un corps d'Européens et par une artillerie formidable. Ces dangers inattendus n'ébranlèrent pas leur cou-

rage. Elles firent leurs évolutions avec autant de vivacité, d'ordre et de sang-froid que dans un jour de parade. Quoique étonné d'une fermeté si rare, leur ennemi combattit avec plus d'acharnement qu'il ne l'avait fait dans les actions précédentes, et ne se disposa à quitter le champ de bataille qu'en voyant ses rangs rompus partout, sa cavalerie dispersée, et la terre couverte des membres épars de ses plus intrépides guerriers. Au moment où commençait la retraite, les tombeaux qui contenaient les munitions des Anglais sautèrent tous avec une explosion épouvantable. Ceux de ces hommes intrépides que ce cruel désastre avait épargnés firent des efforts incroyables pour conserver leur premier avantage. Ces prodiges de valeur furent honorables sans être utiles. Baillie, voyant que la plupart de ses soldats avaient mordu la poussière après avoir mille fois affronté et mille fois donné la mort, gagna une éminence d'où, avec le peu de compagnons qui lui restaient, il repoussa treize attaques, toutes vives et toutes bien ordonnées. Quelques-uns d'entre eux furent écrasés sous les pieds des éléphants; d'autres massacrés par des barbares, irrités d'une résistance dont ils n'auraient pas été capables. Le plus grand nombre périrent en perçant de leurs baïonnettes ceux qui tentaient de les approcher. Ce qui avait échappé à tant de carnage fut réduit à mettre bas les armes.

Dans ces scènes d'horreur, les Anglais perdirent

quatre mille noirs et six cents blancs. Baillie fut fait prisonnier avec deux cents Européens, criblés comme lui de blessures. Si pendant l'action Monro eût fondu sur l'arrière-garde d'Haïder, l'armée indienne eût été très-certainement dispersée, prise ou taillée en pièces. Le malheur de la Grande-Bretagne voulut que son général manquât de ce coup-d'œil rapide qui à la guerre maîtrise en quelque sorte les événemens. Pour avoir laissé échapper ce moment décisif, il se vit réduit à enclouer son canon, à brûler ses équipages, à gagner précipitamment Madras.

La nouvelle de ce grand désastre ne fut pas plus tôt arrivée au Bengale, que Hastings, malgré le danger où se trouvait alors cette région plus immédiatement confiée à sa vigilance, en fit partir pour le Coromandel, avec quelques secours d'hommes et d'argent, Eyre Coote, dont les talens militaires étaient universellement avoués. Arrivé à sa destination le 5 décembre, le général trouva les affaires encore plus désespérées qu'on ne le lui avait dit. Le pays était absolument détruit. Nul passage n'était gardé. Les meilleures places s'étaient rendues sans résistance, et ce qui en restait devait avoir bientôt le même sort. Les sujets de Mohamed-Aly, ses officiers, ses soldats, ses secrets, tout était vendu à son ennemi. Il n'y avait dans les magasins ni munitions ni subsistances. Les cipayes désertaient en foule, et les troupes européennes étaient elles-mêmes découragées.

Les forces d'Haïder avaient toujours augmenté de plus en plus, à mesure que celles des Anglais s'étaient affaiblies.

L'acquisition du Tanjaour occupait depuis longtemps toutes les pensées de ce prince. Déjà une partie d'un si beau pays s'était soumise à ses armes. Pour parvenir à se rendre maître de la capitale, il attaqua à la fois Vandervachy et Permacoil, dont la conquête aurait intercepté la communication de Madras avec cette importante forteresse. Quelque faible que fût Coote, il ne balança pas à se porter où les intérêts de sa patrie l'appelaient. A son approche les deux sièges furent levés, mais pour le combattre. Son objet était rempli, et il jugea sagement qu'il ne lui convenait pas d'exposer le sort du Carnate au risque d'une bataille. On le vit rentrer dans son camp du mont, d'où il était sorti le 17 janvier 1781. Ses savantes manœuvres le mirent en état, dans les mois suivans, de ravitailler les places les plus exposées, de recouvrer une partie du pays, de former de nouvelles frontières, d'assembler des vivres et des munitions, de rendre aux troupes leur première audace. Trichenapaly lui parut menacé en juillet, et il vola à son secours, déterminé à attaquer avec dix mille hommes une armée de cent cinquante mille.

Le plan du général anglais était de prendre son ennemi en flanc. Haïder, qui démêla cette intention, fit des mouvemens si rapides et si bien

combinés, qu'il fallut le combattre par tout son front. Cette sagacité ne lui servit de rien. Chaque individu du faible corps de Coote se comporta comme si l'événement de la journée eût dépendu de ses seuls efforts; et, pour nous servir de l'expression de leur digne chef, les nerfs de tous furent mis en action jusqu'à leur dernier degré de tension. Les troupes maïssouriennes ne purent résister à une valeur qui aurait honoré les Grecs et les Romains. Elles firent une retraite précipitée, laissant sur le champ de bataille quatre mille de leurs plus braves soldats, et un grand nombre de leurs meilleurs officiers.

Cet événement força Tippto-Saïb d'abandonner le siège de Vandervachy pour renforcer son père, et donna à l'armée britannique la facilité de joindre le secours qui lui venait par terre du Bengale. Coote, se voyant alors à la tête de vingt mille hommes, attaqua Trepassore, qui capitula le 23 août. Sans perdre un moment, il marcha à Haïder, qui avait accouru pour sauver la place, et le trouva avantageusement posté sur le terrain même où Baillie avait été battu l'année précédente. L'action s'engagea le 27, à neuf heures du matin, et dura jusqu'à la nuit. Peu de batailles furent aussi vives, aussi meurtrières, aussi opiniâtres. Sur ce théâtre de carnage, les combattans avaient des deux côtés des motifs particuliers pour disputer la victoire jusqu'à la dernière extrémité. Les uns désiraient ne pas perdre l'honneur d'un

premier succès, et les autres brûlaient de réparer la honte ou le malheur d'une défaite. Les Maïssouriens se surpassèrent, et n'en furent pas moins réduits à prendre la fuite dans un assez grand désordre.

On ne leur donna point de relâche. Ils furent poursuivis très-vivement, et forcés, un mois après, à recevoir une nouvelle bataille tout près de Morlingour. Quoiqu'elle n'eût commencé qu'à quatre heures après midi, ils y perdirent plus de cinq mille hommes. Le vainqueur retira de ce succès l'avantage de pouvoir ravitailler quelques-unes de ses places qui étaient bloquées ou menacées, et de se rendre maître de Chittore.

Au commencement de janvier 1782, l'importante forteresse de Vélore se trouvant dans la plus grande détresse, Coote y marcha pour lui fournir ce dont elle avait besoin. Sur la route se trouvait un marais profond qu'on ne pouvait éviter. A peine y fut-il engagé que cent foudres d'airain tonnèrent sur lui. Son artillerie fit taire celle des assaillans, et porta la mort dans tous les rangs. Cette perte ne les empêcha pas d'attaquer au même endroit l'armée anglaise, qui y repassait après avoir rempli ses vues. Cette tentative nouvelle ne réussit pas mieux que la première, et donna lieu à une bataille le lendemain 13 janvier. Les Maïssouriens furent encore battus, et obligés de fuir après de très-grandes pertes.

Tandis qu'au nord du Carnate Coote tenait en